

# La Reichswehr : sa formation, son rôle et son organisation actuelle. II.

Autor(en): **Vallièrre, de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 10

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340447>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# La Reichswehr<sup>1</sup>

Sa formation, son rôle et son organisation actuelle.

## II.

### *L'agonie et la fin de l'armée impériale allemande.*

Dès 1918, peut-être même avant, l'armée de Guillaume II était irrémédiablement vouée à la défaite<sup>2</sup>.

S'il faut en croire le général Maerker, le *travail sournois de désorganisation* aurait commencé en même temps que la guerre. « Nous détruirons l'armée, disait en 1914 le socialiste Haase, pour déclencher la révolution mondiale. »

Le 30 août 1919, dans une assemblée populaire à Geestemunde, Haase déclarait : « Dès le début de la guerre, les premiers mois de 1915, la flotte a été travaillée systématiquement pour la Révolution, nous avons tous abandonné, chaque jour, 30 pfennig de notre salaire, nous étions en rapports suivis avec des députés au Reichstag, nous rédigeons des appels à la révolte qui étaient distribués aux équipages. On préparait ainsi les événements de novembre 1918 »<sup>3</sup>.

Pendant l'été de 1917, il y eut des mutineries sur la flotte de haute mer.

Le peuple allemand, physiquement et moralement affaibli, commença, en 1917, à perdre confiance, malgré les efforts du gouvernement et de l'Etat-Major pour voiler la vérité et retarder l'échéance fatale.

Au front, des esprits clairvoyants, non seulement parmi les généraux, mais aussi dans le rang, jugeaient la partie perdue. Chaque jour, des centaines de milliers de lettres propa-

<sup>1</sup> Voir notre livraison de juillet 1921.

<sup>2</sup> Le général Malleterre, dans *le Temps* du 5 août 1921 va plus loin : « Il est aujourd'hui acquis sauf peut-être en Allemagne, que dès le deuxième mois de la guerre, après six semaines de campagne, la partie était perdue pour l'Allemagne, par la faute du commandement. »

<sup>3</sup> Maerker, général. *Vom Kaiserheer zur Reichswehr*. Leipzig 1921, p. 13.

geaient parmi les troupes le découragement de l'arrière. Les permissionnaires rentraient à leur corps sans illusions, sous l'influence déprimante des misères et des désespoirs silencieux qui détruisaient leurs foyers.

Le *recrutement* devenait de plus en plus difficile. Lorsqu'il fallut combler les vides énormes causés par les grandes batailles du printemps 1917, l'état moral des troupes du front occidental baissa rapidement. Les conscrits envoyés des dépôts supportaient mal les fatigues et les privations de la tranchée. Récupérés des plus anciennes classes, jeunes gens gâtés par les hautes paies des fabriques et démoralisés par les grandes villes, indisciplinés et mécontents, ils apportaient à l'armée les ferments de décomposition de l'arrière. Les permissionnaires étaient souvent la proie des excitations des agents du socialisme révolutionnaire. Des brochures défaitistes circulaient en cachette, malgré toutes les précautions prises par les officiers pour arrêter le travail souterrain qui minait lentement la résistance des troupes.

En janvier 1918, on commit l'imprudence d'envoyer au front les grévistes des fabriques de munitions. Le socialiste Ledebour pouvait annoncer avec des accents de triomphe : « Nos rapports avec le front sont suivis et couronnés de succès. Le gouvernement a eu la complaisance d'incorporer tous les révolutionnaires et de les envoyer à l'armée. Nous sommes persuadés que des régiments entiers sont gagnés à notre cause. » Les combattants se sentirent humiliés de cette promiscuité ; ils s'étonnèrent qu'on pût considérer l'envoi au front comme une punition. Ledebour s'exagérait, du reste, l'influence des « camarades », car ces gens-là disparurent très vite des champs de bataille ; ils désertèrent en masse, se cachèrent dans les faubourgs des grandes villes ou se rendirent à l'ennemi.

La *révolution russe* eut aussi des répercussions graves en Occident. Les divisions de l'est qui avaient été en contact avec les bolchévistes étaient en partie contaminées.

En 1918, les partis avancés multiplièrent leurs moyens d'action. Le chef indépendant Vater expliqua, plus tard, au conseil des ouvriers et soldats de Magdebourg, les moyens

mis en œuvre pour parvenir au but : « Depuis le 25 janvier 1918, nous avons préparé consciencieusement le renversement du régime. Le parti comprenait que les grèves ne conduisent pas nécessairement à la révolution. Il fallait changer de système. Notre activité a été récompensée. Nous avons poussé à la désertion les camarades qui se rendaient au front. Nous avons organisé l'évasion des déserteurs et des réfractaires punis, leur fournissant de faux papiers, de l'argent et des pamphlets anonymes à distribuer aux soldats. Nous avons expédié ces gens dans toutes les directions, surtout du côté du front, pour qu'ils puissent agir sur les combattants et ébranler ainsi la solidité des troupes de première ligne. Nos amis ont amené beaucoup de soldats à désertier. Ainsi, la décomposition de l'armée progressait lentement et sûrement. »

Il y avait d'autres *causes de désagrégation et d'affaiblissement*. Les combattants se plaignaient d'être jetés d'un front à l'autre, sans avoir le temps de souffler. Le *manque de réserves* ne permettait plus de relever les divisions de première ligne comme avant, les périodes de repos devenaient de plus en plus courtes. On supprima les congés, afin d'éviter tous rapports entre les soldats et la population.

D'innombrables proclamations, appels et brochures répandus par la propagande des Alliés jusque dans les lignes avancées augmentaient la démoralisation. Soldats et officiers se mirent à douter de l'utilité des sacrifices qu'on leur imposait.

*L'affaiblissement rapide de l'artillerie* et la pénurie de munitions prirent des proportions alarmantes. Le 15 juillet, l'artillerie allemande comptait encore 20 360 canons de tous calibres, le 10 novembre, il n'en restait plus que 13 500.

La maîtrise de l'air avait incontestablement passé aux Alliés, depuis 1918.

Le *problème des effectifs* devenait insoluble. Les Allemands ne pouvaient que demander des efforts toujours plus grands à leurs unités encore intactes, et employer des expédients pour boucher les trous causés par leurs pertes effroyables. Le surmenage imposé aux troupes devint intolérable. La

197<sup>e</sup> division, par exemple, ramenée en février 1918 du front oriental, combattit sans interruption jusqu'en juin, au Chemin des Dames, au nord de l'Ailette, sur la Nesle, à Bruyères, à Chezy, à Bussiares. Les pertes étaient du  $\frac{1}{3}$  de l'effectif le 2 juin, et du 50 % le 5 juin. La 2<sup>e</sup> compagnie du 273<sup>e</sup> régiment d'infanterie était tombée à 50 fusils, la 3<sup>e</sup> n'avait que 60 hommes, la 8<sup>e</sup> ne disposait plus que de 37 fusils et la 7<sup>e</sup> était réduite à 40 hommes, sans espoir de renforts.

Il fallut avoir recours à l'*appel anticipé de jeunes classes*. En 1918, une partie de la classe 19 fut envoyée au front, l'appel de la classe 20 commença. Le blocus et le régime des restrictions alimentaires avaient des conséquences fâcheuses sur le développement physique des recrues. On se décida à verser dans l'artillerie des hommes inaptes provenant des services auxiliaires. Un sergent du 32<sup>e</sup> régiment écrit le 19 mai 1918 : « Ici on a de nouveau constitué un bataillon pendant que j'étais en permission. On a ramassé au moins 200 hommes, auxquels on a ajouté de nombreux soldats légèrement blessés pendant la dernière offensive. On ne leur a pas même accordé la moindre permission de convalescence. Il a fallu qu'ils retournent sans délai sur le front. »

Il restait un suprême moyen : la *dissolution de régiments entiers* dont les fractions étaient réparties entre plusieurs divisions. Puis il fallut se résigner à supprimer des divisions entières pour en compléter d'autres. Mais les murs les plus solides se fissurent si, pour boucher des trous on en fait d'autres, et, ainsi ébranlés, ils s'écroulent sous la poussée d'un violent choc <sup>1</sup>.

Le 11 novembre 1918, les Allemands n'avaient plus que 184 divisions en ligne et 17 en réserve. De ces 17 divisions 10 étaient épuisées (abgekämpft), 5 regroupées à nouveau, et 2 seulement en état de combattre.

Depuis le 15 juillet, il avait fallu dissoudre 23 divisions et le nombre de celles tenues en réserve avait diminué de 64.

A la veille de l'armistice, les divisions comptaient en

<sup>1</sup> D'après la *Gazette de Lausanne* du 29 juin 1918. — Les effectifs allemands.

moyenne 1500 à 2000 fusils. Le 24 octobre, la 1<sup>re</sup> division de la garde n'avait que 750 fusils.

La *valeur combattive* des unités d'armée était très inégale. L'Etat-major distinguait entre *divisions d'assaut* (Sturm-Div.) *de poursuite* (Verfolgungs-Div.) et *de tranchée* (Graben-Div.). En octobre le nombre des divisions d'élite ou d'assaut était tombé à 4 (17<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> D. R.)<sup>1</sup>. Presque partout l'esprit d'offensive avait disparu pour faire place à la résignation ou à l'indifférence. Les troupes de la troisième catégorie étaient peu sûres, ou même inutilisables<sup>2</sup>.

Les soldats exténués, les nerfs tendus à l'extrême par les efforts continus qu'on exigeait d'eux et par une nourriture insuffisante savaient qu'à l'arrière des milliers d'ouvriers et d'hommes des services complémentaires travaillaient dans les fabriques de matériel de guerre, payés grassement et menant joyeuse vie. Les troupes d'étapes excitaient, également, la jalousie et le mécontentement des soldats du front, leur colère ne connut plus de bornes quand ils apprirent qu'on distribuait des décorations et des médailles aux pacifiques « Etappenschweine » (surnom donné par les troupes combattantes aux officiers-fonctionnaires des étapes).

Certains états-majors supérieurs menaient une existence trop confortable, trop loin du danger. Cela aussi le soldat le savait ; sa confiance dans les grands chefs en était ébranlée.

Enfin, la *disparition presque complète des officiers et des sous-officiers de carrière* produisit un relâchement graduel de la discipline. Le sentiment du devoir s'émoussa chez le soldat, parce que les chefs subalternes n'avaient pas le prestige, l'assurance et le tact des professionnels disparus. Ce qui manquait surtout aux officiers de complément, c'était la compréhension de leurs hommes, le contact permanent avec eux, le « métier ». Ils se laissaient aller parfois trop visiblement au découragement, où à rechercher leur bien-être per-

<sup>1</sup> Die Gründe der deutschen Kapitulation vom 11 November 1918, p. 28-29. D'après les archives du Grand Quartier général français.

<sup>2</sup> Une épidémie de grippe affaiblit encore les effectifs. • Une partie des renforts ne voulait plus aller sur le front. Le gouvernement céda. • Ludendorff, *Souvenirs*, p. 382, tome II.



sonnel en négligeant les besoins de leur troupe. Souvent ils croyaient masquer les lacunes de leur instruction en affectant un ton rogue et des allures hautaines. Ils ne parvenaient qu'à copier en les exagérant les défauts extérieurs de leurs camarades de l'active, sans en avoir les qualités de fond et l'expérience. Le monocle ne suffisait pas à faire d'eux des officiers. Les jeunes « *Kriegsleutnants* » formés pendant les dernières années de guerre, appelés à commander à des hommes plus âgés qu'eux, n'étaient, en général, pas à la hauteur de leur tâche, malgré leur bonne volonté évidente.

Les chefs de compagnie, d'escadron et de batterie de l'armée active de 1914 n'existaient plus. On ne put jamais les remplacer. Ossature de l'armée, gardiens fidèles de la tradition et de la discipline, dévoués, consciencieux, préoccupés avant tout de l'instruction et du bien-être de leur unité, ils avaient été presque tous fauchés dans les premiers mois de campagne. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'officiers d'état-major général. Ceux qui restaient furent rappelés du front et employés à des tâches spéciales. Dans la suite, on eut une peine énorme à former des officiers d'E. M. G., la qualité des nouvelles promotions resta sensiblement inférieure.

Dans le désarroi qui suivit la première bataille de la Marne, on avait jeté au feu, sans raison, les régiments de volontaires, à l'aile droite. Ils furent anéantis à la bataille d'Ypres. Avec eux disparut la réserve de jeunes intelligences, espoir de l'armée allemande qui aurait fourni de meilleurs cadres subalternes. Ce fut une faute capitale du Haut commandement. Il encadra trop fortement l'armée active de gradés professionnels, au lieu d'en conserver une partie pour les formations nouvelles. « Les faits prouvent à l'évidence que le grand état-major allemand se faisait une idée fautive de la guerre moderne et croyait pouvoir terminer la campagne avec l'armée de 1914<sup>1</sup>. »

En 1918, les *pertes totales en officiers* s'élevaient à plus de 60 000.

<sup>1</sup> Major Endres. *Reichswehr und Demokratie*, page 18. München 1919.

Prusse . . . . .	46 815 officiers.
Bavière . . . . .	6 148 »
Wurtemberg . . . . .	2 452 »
Saxe . . . . .	3 903 »
Marine . . . . .	1 783 »
Troupes coloniales . . . . .	174 »
Total . . . . .	61 275 officiers.

Cependant, malgré tout, grâce à un solide noyau de bons éléments, l'esprit du front était resté meilleur qu'on ne pouvait le supposer. Au printemps 1918, cette armée si maltraitée tenta et réussit encore la foudroyante offensive qui la ramena, en quelques semaines, sur la Marne. Mais, ces succès ne pouvaient avoir de lendemain. Ludendorff lui-même avait cessé de croire. L'instrument ne rendait plus, faussé et détraqué par ce suprême effort, incapable d'utiliser stratégiquement des avantages trop chèrement achetés.

La date du 18 juillet 1918 marque pour les Alliés la reprise définitive de l'initiative stratégique. Les attaques allemandes des deux côtés de Reims fournirent aux Français l'occasion d'une contre-offensive soigneusement préparée. A la même date, une vigoureuse attaque de chars d'assaut, au sud-est de Soissons, mit les Allemands en fâcheuse posture. L'évacuation de la rive sud de la Marne, dans la nuit du 20/21 juillet, et le repli derrière la Vesle furent exécutés dans des circonstances particulièrement défavorables. Dans ses Souvenirs, Ludendorff avoue sa déception (p. 545) : « La tentative d'amener les nations de l'Entente à faire la paix sous la pression des victoires allemandes, avant l'arrivée des renforts américains, avait absolument échoué... J'eus l'impression très nette que la situation générale était devenue pour nous des plus sérieuses. Au commencement d'août, nous étions réduits partout à la défensive. »

Puis vint le coup de bélier du 8 août, entre Albert et Moreuil. Ludendorff considéra ce jour comme le plus funeste de toute la guerre<sup>1</sup>. Plusieurs divisions allemandes furent

<sup>1</sup> « Le 8 août 1918 est le jour de deuil de l'armée allemande dans l'histoire de cette guerre ». Ludendorff. *Souvenirs de guerre*, p. 300, tome II, éd. française.



culbutées, 6 à 7 d'entre les plus solides complètement anéanties. « La situation s'aggravait encore ; si l'ennemi avait esquissé un mouvement en avant, nous ne pouvions plus nous maintenir à l'ouest de la Somme » (p. 549).

Ce fut sous l'impression de ces événements que, le 14 août, le Haut commandement allemand décida de chercher par tous les moyens à entrer en conversation avec l'ennemi. Ludendorff se rendait compte que seul un armistice pouvait sauver l'armée, mais il croyait encore qu'il était capable de se maintenir sur le sol français, pour chercher à obtenir de meilleures conditions. Les Alliés répondirent par l'offensive générale de la mer à la frontière suisse. La pression de l'armée américaine, entre l'Argonne et la Meuse, fit évanouir les derniers espoirs.

Le 4 novembre, l'armée allemande s'était retirée sur la ligne Anvers-Meuse. Certaines divisions se battaient encore avec vigueur, mais un morne découragement gagnait les meilleures troupes. Les premiers échos de la révolution devaient paralyser toute résistance sérieuse.

#### *La révolution et l'armistice.*

A l'intérieur du pays, tout craquait. Le bouleversement politique s'annonçait par des décrets pris à la hâte, des changements de ministère et des concessions tardives à la démocratie, arrachées à la faiblesse bourgeoise par les partis avancés.

Au front, la retraite démoralisante se poursuivait sous la poussée formidable des vainqueurs. Les unités étaient tombées à 40 ou 50 fusils, les officiers préférant renvoyer en arrière les éléments suspects. Il faut reconnaître la ténacité des troupes qui, en pareille posture, avec de si faibles effectifs ont pu faire une telle retraite et maintenir, jusqu'au 11 novembre leurs arrière-gardes en contact avec l'ennemi.

Le 1<sup>er</sup> octobre, Ludendorff expédiait à Berlin dépêche sur dépêche pour demander un armistice immédiat : « Die Armee könne nicht noch 48 Stunden warten. » (L'armée ne peut plus même attendre 48 heures <sup>1</sup>.)

<sup>1</sup> Livre Blanc allemand, 1919, cité par Endres, p. 20, et Gentizon : *L'armée allemande depuis la défaite*, p. 15.

Les troupes d'étapes n'étaient pas sûres, des mutineries éclatèrent à plusieurs reprises au camp de Beverloo.

On songea un moment à la levée en masse, puis la conviction s'établit que devant la vigoureuse offensive de Foch et l'afflux incessant de nouvelles divisions américaines, toute résistance était impossible. Le peuple allemand comprit brusquement l'étendue du désastre. Le mécontentement gronda dans le pays, les agitateurs surent le cultiver, l'exaspérer et l'utiliser pour leurs desseins.

*Les marins donnèrent le signal de la révolution.* Le 28 octobre 1918, les équipages de la flotte refusèrent de sortir du port de Kiel. Le 3 novembre, les mutins tentèrent de délivrer les meneurs incarcérés, des officiers furent tués dans la bagarre. Les troupes appelées pour renforcer le service d'ordre passèrent à l'émeute. C'est alors que Noske, le futur ministre de la guerre, socialiste, fut nommé gouverneur de Kiel et rétablit l'ordre d'une main de fer. Des troubles éclatèrent ensuite à Hambourg, Brême, Berlin, Munich.

Le 9 novembre, Scheidemann proclamait la république d'une fenêtre du Reichstag et Liebknecht hissait le drapeau rouge sur le château royal. Le même jour, l'empereur abandonnait son armée et se retirait en Hollande. Cette désertion fut un coup terrible et une cruelle désillusion pour les officiers qui avaient gardé leur foi entière et croyaient aux vertus militaires de leur chef suprême. Tout s'effondrait à la fois.

Il n'y avait plus qu'à signer l'armistice.

La révolution de novembre 1918 n'a pas été la cause de la défaite allemande ; la chute de la monarchie a été provoquée par l'esprit révolutionnaire qui régnait depuis de longs mois dans la population des villes exaspérée par la misère grandissante et par la faim, dans les troupes d'étapes et les jeunes classes de l'armée.

La Bulgarie et l'Autriche hors de combat, l'Allemagne s'était vue réduite à ses seules ressources. La disproportion des forces était trop grande, le pays épuisé.

Il faut admettre que le Grand Quartier général savait, longtemps avant l'armistice, qu'il n'y avait plus rien à espérer.

« Une grande offensive ennemie à travers le sud de l'Allemagne aurait tourné les défenses du Rhin et brisé toute résistance ultérieure, au plus tard, en Thuringe. Avec l'effondrement de l'Autriche, le flanc gauche était à découvert et nous n'avions plus de troupes pour arrêter efficacement une offensive à travers les Alpes... *Que l'on ne dise donc pas que c'est la révolution qui a fait perdre la guerre. Ce n'est pas vrai*<sup>1</sup>. »

La catastrophe était désormais inévitable, avec ou sans révolution. La résistance ne pouvait plus se prolonger au delà de quelques jours, de quelques semaines au plus. L'armée allemande était à bout de souffle.

*L'évacuation de la rive gauche du Rhin* par l'armée vaincue commença aussitôt. Elle devait se régler de façon à être réalisée dans un délai de 30 jours après la signature de l'armistice.

Cette foule de deux millions d'hommes s'ébranla, tournant le dos aux vainqueurs et marcha vers le Rhin. « L'Etat-major général allemand put encore prouver, pour la dernière fois, ses capacités manœuvrières et la souplesse de son organisation : quinze jours plus tard, à l'heure précise, les territoires envahis étaient complètement libérés de tout ennemi. L'immense armée s'était repliée méthodiquement, avec une régularité de machine ; l'ordre, la discipline, le respect envers les supérieurs se continuaient dans cette grande masse en mouvement comme par une sorte de force acquise... Et si, sur le front, quelques « soviets » se formèrent, ils ne réussirent nullement à s'imposer<sup>2</sup>. »

Le nouveau gouvernement avait laissé au feld-maréchal von Hindenbourg toute liberté pour prendre les mesures militaires adaptées à des circonstances particulièrement difficiles. Le vieux soldat, de son quartier général de Wilhelmshöhe, près de Cassel, fit appliquer les conditions de l'armistice, et donna les ordres qui évitèrent à l'armée en

<sup>1</sup> Major Endres. Ouvrage cité, p. 21. C'est ce que reconnaît aussi le colonel Schwertfeger dans l'ouvrage : *Der Irrtum des Marschalls Foch*, page 91, en s'appuyant sur les déclarations de Ludendorff.

<sup>2</sup> Gentizon. Ouvrage cité, p. 19-20.

retraite la débâclé finale. Il s'acquitta ainsi, fort habilement, d'une tâche lourde de responsabilités.

Si l'ordre ne fut pas troublé dans l'armée de campagne, *les troupes d'étapes* et *les dépôts* de recrues se livrèrent au pillage et se mutinèrent. « Dans cette période tragique, le front tenait encore que l'arrière lâchait pied » (Gentizon). Des jeunes soldats qui n'avaient jamais vu le feu chassèrent leurs officiers et s'emparèrent du pouvoir militaire. Le premier « *conseil d'ouvriers et de soldats* » fut constitué au Grand Quartier général, le 9 novembre 1918, et la contagion se propagea rapidement. La disparition subite du service des étapes risqua de provoquer un désastre ; l'armée en retraite se trouva privée de ses bases de ravitaillement. Tous les dépôts de vivres et de matériel échelonnés le long du Rhin avaient été pillés par la population et les soldats de l'arrière débandés. Les convois arrêtés, le trafic par chemin de fer interrompu, le gaspillage et l'anarchie gagnant de proche en proche, furent le résultat immédiat de l'ingérence des éléments révolutionnaires dans le nouveau gouvernement. Néanmoins, l'ordre et la cohésion continuèrent à régner dans les interminables colonnes qui s'avançaient vers le Rhin. Le général Serrigny, sous-chef d'Etat-major de l'armée française, rend hommage à la tenue des troupes vaincues, dans cette situation pleine de difficultés.

« L'Allemagne était en pleine effervescence, les régiments de l'arrière et les dépôts arboraient le drapeau rouge et arrachaient aux officiers leurs insignes et leurs grades, alors que les troupes de première ligne continuaient à se battre avec acharnement. Elles devaient même, après l'armistice, repasser le Rhin dans l'ordre le plus parfait sans se laisser gagner par la contagion et contribuer puissamment à rétablir l'ordre dans l'Empire<sup>1</sup>. »

\* \* \*

A mesure que les troupes franchissaient la frontière, elles pouvaient juger de l'activité brouillonne des conseils

<sup>1</sup> Général X. Y. (Serrigny). *Réflexions sur l'art de la guerre*, page 45. Paris 1921.

de soldats. Ces groupements d'irresponsables semaient la confusion partout, donnant des ordres inexécutables et des contre-ordres continuels. Les troupes du front, outrées de ce sabotage, se vengèrent quelquefois en rossant d'importance les bavards présomptueux des « Soldatenräte ».

Epouvanté par ces désordres, le « Conseil central des ouvriers et soldats » rédigea une circulaire aux troupes, du 17. XI, leur recommandant d'observer la plus stricte discipline pendant la marche vers les places de démobilisation. Certains corps d'armées rentrèrent dans leurs garnisons en ordre parfait. La garde, un des corps les plus cruellement éprouvés, défila à Berlin, sous les Tilleuls, au mois de décembre, au milieu des acclamations de la foule émue qui saluait le retour de ses régiments « vaincus par l'adversité non par l'ennemi », selon la formule adoptée alors.

Les troupes regagnèrent tristement leurs dépôts et le gouvernement du Reich, terrorisé par les spartakistes, hâta les opérations de démobilisation.

L'armée impériale avait cessé d'exister.

Major DE VALLIÈRE.

---